

<b>Zeitschrift:</b>	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
<b>Herausgeber:</b>	Association des musiciens suisses
<b>Band:</b>	2 (1908-1909)
<b>Heft:</b>	8
 <b>Artikel:</b>	Peter Cornelius à Weimar (1852-1859)
<b>Autor:</b>	Rüdder, May de
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1068801">https://doi.org/10.5169/seals-1068801</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

Aux collaborateurs, aux lecteurs, aux amis de

*La Vie Musicale,*

Tous nos vœux pour l'année 1909.

Lausanne, 1<sup>er</sup> Janvier 1909.

La Rédaction et l'Administration.

## SOMMAIRE :

Peter Cornelius à Weimar (1852-1859), MAY DE RÜDDER. — A travers la littérature musicale, GEORGES HUMBERT. — La musique en Suisse : Suisse romande; Suisse allemande. — La musique à l'Etranger : Belgique, MAY DE RÜDDER; France, LÉON VALLAS; Portugal, DÉSIRÉ PAQUE. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Calendrier musical.

## Peter Cornelius à Weimar (1852-1859).

Hommage à Carl M. Cornelius, à Bâle.

Weimar vient de fêter, le 15 décembre dernier, le cinquantième anniversaire du *Barbier de Bagdad*, de Peter Cornelius. Cette commémoration nous fait songer, non sans émotion, aux années d'enthousiasme, mais aussi à des heures de profonde désillusion que ce maître aimable y connut. Ce fut la puissante personnalité de Franz Liszt et le désir de voir à la scène une œuvre de R. Wagner qui attirèrent particulièrement Cornelius à Weimar.

« Musicien de corps et d'âme », comme il le dit lui-même, il n'avait d'autre but que de vivre pour l'art. Encore enfant, il y avait trouvé un bonheur infini qui ne fit que grandir à mesure que l'âge et les études lui permettaient de le pénétrer plus profondément. A Berlin, sous la direction du Prof. Dehn, il travailla la composition, mais après la règle sévère et inflexible, l'ambiance et le conseil d'un esprit vraiment génial et plus large lui devinrent nécessaires.

Dès 1848, il pense à Franz Liszt comme à un « juge souverain » et en 1852, il se décide à l'aller voir. L'émotion de Cornelius en franchissant l'Altenbourg où Liszt régnait avec la princesse Carolyne de Wittgenstein, fut énorme; il a l'impression d'entrer dans un autre monde, de commencer une autre vie, et c'est à peine s'il peut exprimer la fascinante impression que Liszt exerce sur lui du premier abord. Au feuillet de son journal, nous trouvons ces lignes : « Le dépeindre ne me réussirait guère en ce moment ! Il me fut rarement donné de voir se présenter à moi de grands artistes sous des

traits qui répondissent à l'idée que je me faisais d'eux. Depuis Mendelssohn, Liszt est certes le premier et le seul dont la physionomie ne soit pas en conflit avec l'idéal que mon imagination s'était créé. » Aussi, au lieu de retourner à Berlin, comme il en avait d'abord l'intention, Cornelius se décide de rester à Weimar : « Un nouveau monde de pensées artistiques qui s'élevait peu à peu devant moi comme d'un tourbillon d'impressions diverses, me détourna de retourner à Berlin. »

A tant d'enthousiasme, de ferveur, Liszt comme toujours répond par la plus généreuse affection, des encouragements prodigues, des conseils pleins de clairvoyance. Le jeune musicien travaille avec ardeur et le poète qui le doublait trouve sans cesse les plus charmantes inspirations. Musique religieuse, lieder nombreux, dont les deux cycles *Vaterunser* (le « Pater ») et *Trauer und Trost* (Douleur et Consolation) sont de cette époque. Reçu en intime dans l'entourage de Liszt, il y connaît bientôt un cercle d'amis fidèles dont R. Wagner, Berlioz, H. von Bülow, Tausig, Joachim, Raff, A. Ritter, Bettina von Arnim, Feodor et Rosa von Milde sont les plus illustres et les plus dévoués.

L'amour, très doucement aussi, descend dans son âme et ce sont de charmantes « Muses » qui s'insinuent dans ce cœur vibrant et bon ; d'abord, la jeune princesse Marie de Wittgenstein ; un peu plus tard, une autre Marie, fille du grand poète Rückert, inspiratrice de tant de vers délicats. À sa sœur, Suzanne Cornelius, Peter fait la confidence de cet amour de plus en plus exalté. Mais, en retour, il ne désire pas moins d'affection de celle qu'il adore : « Si elle ne sait m'aimer comme son père l'a chanté dans son *Printemps d'amour*, alors mon bonheur sera troublé... Cet amour est la fleur de ma vie... J'ai bon espoir ; mais si cela tournait mal, personne ne doit s'attendre à trouver en moi un malheureux amant... J'ai mère et sœurs et amis — j'ai l'art ! »<sup>1</sup>

— A ce moment, Marie Rückert paraît répondre à son ardeur, et c'est dans ces moments de joie totale de l'esprit et du cœur que P. Cornelius parvint enfin à saisir son rêve de toujours : écrire pour le théâtre. Dès octobre 1855, il travaille au poème de son premier opéra : *Le Barbier de Bagdad*, et c'est Franz Liszt qui en est le premier averti. Le livret achevé, le Maître et la princesse de Wittgenstein pourtant ne le trouvent point réussi ; l'auteur s'en désole, songe à le remanier, puis à l'abandonner ; son humeur un moment se voile de gris et, malheureusement, le refus de Marie Rückert n'est pas fait pour le guérir. Mais les bonnes paroles de sa famille lointaine, de sa chère « Suze » surtout, l'atmosphère sympathique de Weimar, enfin son propre tempérament lui rendent sa confiance en lui-même. De multiples inspirations l'envahissent sans cesse, tandis que sous un aspect tout nouveau, s'achève le livret du *Barbier de Bagdad* ; bientôt, la musique revêt et enveloppe les paroles. Ce qui fait surtout l'intérêt de cet opéra, c'est qu'il est une des premières œuvres répondant à la nouvelle conception wagnérienne, mais appliquée à la comédie : « Dans mon nouveau travail, je me suis arrêté au procédé caractéristique du retour de la mélodie au cours du drame, d'après la route indiquée par Wagner, sans pourtant la moindre plate imitation ».<sup>2</sup> L'inspiration est au reste plus abondante que jamais. Quelle magnifique activité en cette fin d'année 1856 ! Que de chefs-

<sup>1</sup> Lettre à sa sœur Suzanne. Weimar, fin mai 1855.

<sup>2</sup> Lettre à son ami, Hans von Bronsart. Bernardshütte, 6 novembre 1856.

d'œuvre délicats elle vit éclore dans la tranquille campagne de Thuringe, à son soleil d'automne et en ses veillées d'hiver ! Ce sont les *Brautlieder*, les *Weihnachtslieder*, les *Rheinische Lieder*, dont paroles et musique jaillissent d'un même cœur.

L'année 1857 ne fut pas moins active, mais compte plutôt comme une période de préparation et d'achèvement de diverses œuvres. Nous voici enfin en 1858 ; le *Barbier de Bagdad* est prêt. Le sujet, par son côté comique, — un peu bouffon parfois, — ne peut toujours pas séduire Liszt, mais combien, par contre, cette musique fine, légère, pleine d'esprit et de sentiment le ravit ! « Berlioz même pourrait envier une telle œuvre », déclare le maître à son amie, la princesse de Wittgenstein.

C'est avec la belle ardeur qu'on lui connaît que Liszt, après quelques corrections dans l'instrumentation, monta l'œuvre au théâtre de Weimar, n'épargnant aucune peine, choisissant les meilleurs artistes et les stimulant par sa propre ardeur et son admirable compréhension. Aussi tout semblait promettre le succès, quand par d'inconcevables procédés vis-à-vis de cet homme si grand et si bon, les ennemis de Liszt organisèrent à l'égard de son ami et de son protégé la plus cruelle et la plus imméritée des cabales ; malgré la belle interprétation, malgré les mérites de l'œuvre, le *Barbier* fut impitoyablement sifflé.

Rien n'est plus touchant, ni plus grand et digne, que la conduite et les sentiments de Peter Cornelius à ce moment. Sans doute, le pauvre compositeur ressentit toute l'amertume de cette misérable manifestation, mais c'est à peine s'il la laisse transparaître. Quelques lignes à sa sœur Suzanne racontent simplement la chose : « Une opposition jusque-là sans précédent dans les annales de Weimar a soulevé contre les applaudissements des sifflets obstinés depuis le début... Cela refroidissait l'humeur des artistes, mais cela n'eut pourtant pas d'influence fâcheuse sur la perfection de la représentation. A la fin, il y eut une lutte de dix minutes. Le grand-duc applaudissait sans cesse ; les siffleurs n'en continuaient pas moins. Enfin Liszt applaudit et tout l'orchestre ; Madame von Milde me tira sur la scène »...<sup>1</sup> Le récit fait, voici aussitôt l'expression ferme des sentiments dominants de cette âme courageuse, fière, noble et généreuse : fidélité à l'art et reconnaissance envers ses beaux collaborateurs : « Chère Suzanne, jusqu'à mon dernier souffle, je poursuivrai mon chemin avec un zèle enthousiaste... Tous les artistes prennent mon parti avec ardeur. Liszt est envers moi incomparable. Que tous ceux qui s'intéressent à moi se vouent corps et âme à cet homme qui est le porte-drapeau des temps nouveaux. Tous les artistes dans leur rôle ont fait tout leur possible pour moi. Madame Rosa von Milde fut divine dans Morgiane. Le souvenir m'en restera éternel. »<sup>2</sup>

Non moins émouvante fut la journée qui suivit immédiatement cette première (18 décembre) et commémorait la naissance de Beethoven. Si la fête de ce jour célébrait le grand symphoniste, elle servit aussi de manifestation d'adieu de Liszt à Weimar qu'il quitta pour jamais, car « depuis qu'on osa durement traiter un artiste présenté par sa main, il abandonne la scène et le

<sup>1</sup> Lettre à sa sœur Suzanne. Weimar, 17 décembre 1858.

<sup>2</sup> Lettre à sa sœur Suzanne. Weimar, 17 décembre 1858.

parterre — à l'intendant général Dingelstedt »<sup>1</sup>; celui-ci, en effet, précisément brouillé avec Franz Liszt, ne fut pas étranger à la manifestation ; sans commentaires, Cornelius donne la raison : « Liszt veut — l'art; Dingelstedt ne veut — que lui. Voilà la lutte »<sup>2</sup>. Il n'insiste pas davantage.

L'esprit de cet excellent homme et de ce délicat artiste a bravement affronté l'épreuve, et loin d'en être abattu, il est désormais trempé pour le combat. Au reste, qu'importe *lui* : « Vive l'art ! » *Es lebe die Kunst !* écrit-il partout dans ses lettres du moment. Aussi, cette journée de désillusion ne jettera pas son ombre sur les années rayonnantes et pleines de lumière qu'il vécut à Weimar. Comme Liszt, il s'éloignera de la petite ville d'art, mais il lui gardera un souvenir ému pour toutes les heures claires qu'elles lui a données. Jamais non plus, il n'oubliera le petit cercle d'amis et d'artistes qu'il y connaît et fréquenta, et rien n'est plus noble que cette reconnaissance et ce culte fidèle s'élevant si haut de ce grand cœur et faisant taire un ressentiment qui eût été bien explicable.

Weimar eut raison de célébrer si noble mémoire ; il en est peu d'aussi pures, d'aussi bienfaisantes et d'aussi généreuses.

MAY DE RÜDDER.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro un étude de

M. GEORGES BECKER : *Les ancêtres du piano.*

## A travers la littérature musicale.

Il ne se passe guère de jour que quelque élève, quelque ami, quelque inconnu même ne m'adresse cette question : « Que pouvons-nous, que devons-nous lire, pour approfondir nos connaissances musicales, pour élargir notre horizon artistique, pour pénétrer mieux dans la vie et dans l'œuvre des maîtres dont, jour après jour, nous entendons ou nous interprétons les créations ? » Pour embarrassante qu'elle soit parfois, la question n'en est pas moins justifiée. Tous ceux qui s'occupent de l'art des sons — ne sont-ils pas légion ? — savent en effet combien il est difficile de s'orienter à travers le dédale des publications, anciennes ou nouvelles, consacrées à la musique et aux musiciens. C'est à leur faciliter la tâche que je voudrais utiliser, de temps à autre, quelques pages de la *Vie Musicale*. Et comment le ferai-je mieux qu'en glanant dans mes propres lectures ce qui me paraît de nature à guider élèves, professionnels, amateurs, dans le choix de leurs lectures d'art ?

Si l'on fait abstraction des ouvrages de fond, que chacun est censé connaître et que je me bornerai à rappeler, lorsque l'occasion s'en présentera ; si l'on met à part les périodiques qui, tous, plus ou moins, ont leur raison d'être (mais lisez, lisez donc la *Vie musicale*, revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère, etc., etc. !), — il reste deux ordres distincts et également importants de lectures musicales : les ouvrages purement techniques et les contributions diverses à toutes les disciplines de l'histoire, des sciences et de l'esthétique musicales.

Parmi les publications récentes se rattachant au premier groupe, celui des ouvrages techniques, voici le volumineux *Traité d'harmonie théorique et pratique*<sup>3</sup>, de F.-A. Gevaert.

<sup>1</sup> Lettre de Cornelius à sa sœur Suzanne ; 18 décembre 1858.

<sup>2</sup> Lettre à son frère Carl ; 19 décembre 1858.

<sup>3</sup> Henry Lemoine et C<sup>e</sup>, éditeurs, Paris-Bruxelles.